

# LES CONCERTS

Hier, pendant que M. Eugène Ysaye dirigeait, au Châtelet, le concert Colonne, M. Richard Strauss conduisait, au Cirque d'été, le concert Lamoureux. J'ai donc partagé ma journée en deux parties à peu près égales et j'ai d'abord entendu, aux Champs-Élysées, la Symphonie en *la* de Beethoven et *Ainsi parla Zoroastre*, l'un des plus curieux, des plus remarquables poèmes musicaux qu'ait signés le jeune « capellmeister » de l'Opéra de Berlin.

Lorsque, l'année dernière, M. Colonne céda son bâton à M. Strauss qui nous fit connaître *les Equipées de Till Eulenspiegel*, *Mort et Transfiguration*, je ne manquai pas de rendre hommage au talent singulièrement vigoureux et décidé de ce compositeur. Sa nouvelle œuvre, très développée, très complexe, très abstraite, très « hermétique », comme on dit aujourd'hui, et à laquelle, cependant, le public a réservé un accueil enthousiaste, est aussi foncièrement allemande que possible. Elle commente un des livres où Nietzsche expose sa théorie de l'humanité idéale et montre Zoroastre à la recherche d'une vie supérieure, trouvant dans le détachement de tout, dans l'insouciance absolue, l'état d'âme nécessaire, s'élançant alors vers le ciel, emporté par le rythme de la Danse sacrée, unique expression des choses transcendantes ; ce qui, d'ailleurs, ne résout pas l'énigme douloureuse de l'existence qu'il faut bien subir. Cette œuvre n'a rien du poème symphonique ordinaire, à tendances descriptives. C'est une sorte de drame philosophique, comme le livre, sans conclusion, d'une durée de trente-cinq minutes environ, où la lutte des thèmes figure le conflit des pensées. Son plan est assez net pour que l'on puisse le suivre, sinon dans ses détails, au moins dans ses grandes lignes. Quant à ses motifs musicaux, mélodies de la Nature, de la Religion, de la Science, du Dégoût, du Désir, du Rire, de la Joie, de la Souffrance, du Jour, de la Nuit, etc., il est certain qu'ils valent moins par eux-mêmes que par la façon dont ils sont présentés, harmonisés, instrumentés, par la manière dont ils s'enlacent, s'étreignent, se combinent les uns avec les autres. Là, vraiment, M. Strauss est passé maître, et à ce point de vue son poème est d'un « amusement » prodigieux. Je ne connais personne qui, à cette heure, soit capable de jouer de l'orchestre avec plus de désinvolture, de sûreté, de souplesse et de puissance. Et j'ajoute que peu d'artistes contemporains ont la tête assez solide pour monter aussi haut sans vertige. Une pareille œuvre mérite tous les respects et toutes les sympathies.

M. Richard Strauss interprète avec une très curieuse liberté la Symphonie en *la* de Beethoven, pressant, ralentissant les mouvements, non sans excès, selon moi. Il y a là une recherche de l'effet à laquelle les auditeurs se sont montrés fort sensibles, rappelant cinq ou six fois le chef, merveilleux d'ailleurs, dont les fantaisies rythmiques ont été magnifiquement traduites par ses musiciens.

Lorsque je suis arrivé au Châtelet, on rappelait aussi MM. Ysaye et Rémy, qui venaient d'exécuter le Concerto de Bach pour deux violons. Reprenant le bâton, le premier de ces virtuoses a dirigé alors avec un sens de l'expression instrumentale, de la polyphonie, une sobriété que je ne saurais trop louer, l'*Istar* de M. Vincent d'Indy, variations symphoniques souvent jouées déjà, et la belle ouverture de *Gwendoline*, d'Emmanuel Chabrier, si injustement négligée depuis quelque temps. Le succès de M. Ysaye a été complet. Un tout jeune homme, d'admirable talent, M. Jean Gérardy, a superbement débuté dans le Concerto pour violoncelle de M. Saint-Saëns. On l'a acclamé.

Alfred Bruneau.